

Juge Ment !

Moi qui viens de la rue, je n'en suis pas si fier
Moi qui suis de la rue, je n'ai pas honte non plus.

Je ne suis né d'hier, par grande volonté
Qu'à dessein d'un bon titre, non pour maternité.
Alors foutez la moi, cette paix si royale
Et vous ne m'entendrez, si vous êtes loyal,
Prononcer des paroles de chagrin et de haine,
Qui virent mon destin regarder votre peine
Sous l'égide sereine, de ces républicaines.

Qui êtes-vous, enfin, pour me dire à grand peine
Ce que sera demain, auprès de vos déveines,
Que vous stockez au sein de vos poches si pleines,
D'avoir volé nos âmes, contre mille blasphèmes.

Arrêtez de juger si vous obéissez
Aux contraintes des voix qui dictent vos erreurs.
Regardez dans la glace, il y a de la peur.
La peur de vos nuits, où je suis la laideur
La lueur d'une vie, où juger est gratuit.
Regardez donc derrière, il n'y a que la vie.

Vous me jugez ainsi pour avoir obéit
Aux simples lois divines, qui me donnent ce droit
De ne pas succomber aux idées de vos lois,
Qui ne font que le lit, aux malins, aux petits,
Afin qu'il n'y ait plus, qu'un maître riquiqui
Relié à des ficelles, et qui règle nos vies
Mais aussi vos dictats et vos supercheries...

Vous faites tout comme moi, le matin, bien assis
Vous puez de la glotte, et chiez sans appétit.
Vous bandez comme une chiotte, car l'automne est venu.
Votre merde vous rassure. Ça tient chaud mais ça pue.
On est si bien ici, à l'abri de sa crotte.

L'automne est à ta porte couvre-toi donc le cul.

Mais soyez rassuré, je n'ai pas cette engeance
De la faire ramasser, si vous me comprenez !
J'ai assez de la mienne, si vous m'interprétez !
Allez jouer musette ! Sans vous pincer le nez.

Je vous ai remarqué, hier, à la télé
Vous êtes sur toutes les chaînes, impossible à rater.
Vous parlez de bien-être, et de docilité
Vous parlez de vos têtes, assises tout à côté
Qui vous regardent, bien bête, en hochant de la tête.

Vous me jugez encore, en toute honnêteté
D'avoir été poubelle au sein de société,
De puer du museau, de sentir le pâté.

Regardez donc la glace ! Elle vous fait la grimace,
Vous montre aussi du doigt, sans que tremble carcasse.

Mon odeur est commune à tous ceux de ma race
C'est juste que vos idées, sur votre trou du cul,
Sont bien trop étriquées pour nous avoir connus,
Regardés ou émus.

Qui êtes-vous enfin ? Je ne vous connais pas.
Vous me jugez en fait, sans avoir ce droit.
Hormis cette étiquette, placée par les énarques,
Les flatteurs, les couards, grands maîtres de l'arnaque,
Qui d'opportunité en ont fait leur métier.
Pour mieux nous étudier, nous voler, nous épier.
Nous réduire à la fois, en une purée de pois.
Je ne reconnais pas, que vous ayez ce droit.

Moi qui suis de la rue, où il y a misère.
Ne vous y'ai jamais vu, même en cage de verre.
La rue pue t-elle si fort qu'il faille vous la porter
Pour que vous constatiez, au détour du sentier
Que vous êtes comme nous, mais n'avez plus de nez.

Moi qui suis de la rue, je préfère ma misère
Plutôt que ces bévues, dont je ne suis pas fier
Dans ce pouvoir de l'urne, qui sert à museler
Puisque mal usité, vous sera retiré.

Tremblez dans vos nuits sombres
Tremblez devant le nombre,
Car aujourd'hui, dans l'ombre
L'homme viendra quérir
Sa Justice sans frémir.

Celle qu'il a payée
Par vos erreurs passées.

Pp.